

Au sujet de la Vierge démythifiée

Adrien Thério

Numéro 14, avril-mai 1979

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40484ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Thério, A. (1979). Au sujet de la Vierge démythifiée. *Lettres québécoises*, (14), 47-48.

livre. Ici, les auteurs ne manquent pas qui nous décrivent leur joie en voyant ces nouveaux colons à l'oeuvre. Il n'est que de relire B.-A.-T. de Montigny et Arthur Buies pour en avoir de beaux exemples.

Aujourd'hui, ce beau rêve d'un grand royaume au Nord qui est en fait le nord-ouest s'est évanoui et on peut se demander comment des hommes sains d'esprit ont pu imaginer qu'ils allaient planter de vingt à trente millions d'hommes en un siècle dans ce grand

pays froid et inhumain. Mais le Nord existe encore, existe toujours, et au vingtième siècle, il y a l'Abitibi qui continue le rêve et depuis quelques années la Manicouagan et tout récemment la Baie James.

M. Morissonneau nous explique toutes les contradictions de ce beau rêve dans un dernier chapitre avant de tirer ses conclusions.

Si je prends la peine d'inviter des littéraires à lire ce livre, c'est que

justement le Nord fait partie de toute notre littérature. Et le livre de M. Morissonneau viendra peut-être à point à certains moments pour nous faire comprendre que les romanciers se sont emparés des idées des autres pour les traduire à leur façon. C'était leur droit. Mais il est intéressant de savoir où ils ont pris ces idées. M. Warwick nous en avait dit pas mal à ce sujet. M. Morissonneau le reprend et resitue le tout dans la réalité des années 1840-1900.

Adrien Thério

Des choses à dire

Au sujet de la Vierge démythifiée

Dans l'éditorial de notre dernier numéro, Caroline Barrett écrivait : « Quoi qu'il en soit, on ne peut enlever à Denise Boucher le mérite d'avoir été l'une des premières sinon la première à poser ce violent geste de démythification à l'égard de la Vierge Marie, « notre mère à tous ». Voici un texte qui a été publié en 1973, dans un récit, ou à un moment donné la statue de la Vierge devient vivante pour réclamer ses droits de femme. L'histoire entière se passe dans un monastère. Le récit est fait par un moine, parmi tous les autres. Il y a certainement d'autres exemples de démythification de la Vierge qui remontent beaucoup plus loin dans le temps. Voici donc deux extraits de ce récit qui s'intitule Les Fous d'amour.

C'est à la grand'messe ce matin que cette conversation que j'avais presque oubliée m'est revenue en mémoire. C'est un jeune père qui a fait le sermon et qui s'est senti obligé — je ne sais pourquoi — de nous entretenir de l'apparition de l'ange à Marie. Puis il a développé toutes les qualités que les théologiens ont découvertes chez la mère de Dieu, en commençant par l'obéissance. Voix nulle. Éloquence nulle. Mais le sermon a été court et Armour a continué la messe. C'est à l'*Orate fratres* qu'Armour nous a tenus en alerte. Il a étendu les bras et a prononcé très fort « Orate Fratres » mais au lieu de se retourner et de

continuer l'office, il est resté là les bras en l'air à répéter plusieurs fois de suite « Orate Fratres ». Il s'est enfin tu, mais il était toujours là immobile, les bras en l'air, les yeux fixés presque au plafond, dans une attitude d'extase. Le séminariste qui servait la messe a essayé par des gestes discrets de lui faire comprendre qu'il était en train de dire la messe mais il n'a rien vu. Cette extase a duré au moins quatre ou cinq minutes qui nous ont paru des heures. Finalement il a répété encore une fois « Orate Fratres » et comme nous répondions tous plus fort que d'habitude à son invocation, il a baissé les bras et s'est retourné

vers l'autel. Aucune autre anicroche du reste de l'office.

Personne n'a mentionné ce long *Orate Fratres* ni à la promenade, ni à la salle de lecture, ni au repas du midi. Personne n'en a parlé mais tout le monde y a pensé. Tout le monde y pensait encore ce soir et tout le monde y pensera demain et après-demain. Nous attendons une explication et si Armour ne nous la fournit pas, l'un de nous aura le courage de lui poser quelques questions. Je n'ai pas eu l'occasion de rencontrer Jean-Marie aujourd'hui mais je le verrai demain. Je sais d'avance ce

qu'il va me dire. « Tu vois comme j'avais raison. Armour entend des voix et il n'entend pas celles qui lui viennent de nous. » Pourtant, la conduite d'Armour n'est pas plus étrange maintenant que la semaine dernière ou la semaine précédente. Au dîner, il a causé avec le père Thadée et le père Vital — le père Vital a maintenant droit à la table d'honneur, je veux dire la table du Supérieur — avec toute la spontanéité qu'on lui connaît. Cet après-midi, il a fait une partie de tennis avec Donatien et quelques séminaristes. Je jouais dans le court voisin. Avant les vêpres, nous nous sommes réunis sur le banc au fond des courts et Armour ne donnait pas du tout l'impression de quelqu'un qui lutte avec sa conscience. Il racontait comment il s'était fait battre lors d'un match important pendant sa dernière année de collège.

* * *

Je suis revenu ici tout de suite après la méditation parce que j'avais besoin de me cacher. Où sont les autres, mes frères, je l'ignore. En train de se promener seuls dans le jardin, dans la grande coulée, sur le bord du lac. Dans leurs bureaux en train de réfléchir ? Je jurerais qu'il n'y a personne à la salle de lecture ou s'il s'y trouve quelqu'un c'est que le tourne-disque joue du Bach ou du Berlioz ou une musique triste et sévère. Après la confession publique du père Armour, les moines ont quitté la chapelle en faisant le moins de bruit possible comme pour essayer de prouver que la vie continuait comme auparavant. Armour a exprimé le désir, à la fin de sa confession que la communauté se réunisse pour élire un nouveau Supérieur. « Je ne suis plus digne de remplir cette charge. » Nous saurons demain si le père Thadée prend cette requête au sérieux. La confession d'Armour nous a — c'est le moins qu'on puisse dire — déboussolés. Mais est-il vrai qu'il a donné son plein consentement à ce désir étrange qui s'est emparé de lui, dimanche dernier, pendant la grand-messe ? L'imagination nous emporte souvent très loin et il n'est pas difficile, quand on est en sa compagnie, de se laisser aller à toutes sortes de déraisons. Armour se sent coupable, mais est-il aussi coupable qu'il le soutient ?

Réjean venait de terminer la lecture d'un passage tiré de la vie de saint

Albert le Grand. Armour s'est levé, a gagné l'allée centrale. Au lieu de s'agenouiller en face de l'autel comme c'est l'habitude pour celui qui veut faire une confession publique, il s'est retourné à demi. Il a baissé son capuchon et nous a tous regardés. Nous avons pu croire un moment qu'il avait quelque exhortation pressante à nous faire. Il gardait la tête haute. C'est à sa voix, quand il a commencé à parler, que nous avons compris que la situation était grave : « Mes frères, je me dois de faire cette confession autant à vous qu'à Dieu. Je suis votre Supérieur et si je suis responsable envers Dieu, je le suis aussi envers vous. J'ai commis, dimanche dernier, pendant la messe, un péché qui me rend indigne de l'honneur que vous m'avez fait en m'appelant à la tête de cette communauté. Pendant que je récitais l'*Orate Fratres*, j'ai aperçu en levant les yeux, à ma droite, la statue de la Vierge Marie. Au lieu de la statue que vous connaissez tous, c'est la Vierge Marie en personne qui s'est trouvée devant moi. Elle était là, toute souriante et belle et je l'ai vue ouvrir son manteau et j'ai cru qu'elle m'invitait à me mettre sous sa protection. Je me trompais. Ce manteau, elle l'a enlevé et jeté dans la nef. Le reste est digne d'un criminel et si je me sentais incapable de remords, j'aurais déjà quitté ces lieux. J'ai été soudain transporté, hypnotisé par la beauté et la sensualité de cette femme. Je l'ai invitée à quitter son piédestal et à me rejoindre au bas de l'autel. Mon désir a aussitôt été exaucé. La Vierge était là devant moi qui me narguait, et j'entendais distinctement une voix qui disait : « Tu n'oseras jamais. » J'ai osé. J'ai descendu lentement les marches de l'autel et, arrivé près d'elle, nous nous sommes regardés quelques instants. Je brûlais d'un désir fou. J'ai avancé la main et d'un geste rapide, j'ai déchiré sa robe de haut en bas. Elle a glissé à ses pieds. J'avais devant moi le plus beau corps de femme jamais entrevu. Elle n'a fait aucun geste pour se défendre ou pour fuir. Au contraire. Son visage rayonnait. Elle semblait heureuse que quelqu'un la voie dans toute sa nudité. Alors, j'ai enlevé mes vêtements, ces vêtements qui me gênaient déjà depuis un bon moment et tous deux, de plein consentement de part et d'autre, nous avons fait l'amour pendant des heures.

« Il y a des siècles et des siècles que je rêve de l'amour d'un homme, dit-elle. Viens, prends-moi, ce n'est pas trop tôt. » Je ne pourrai jamais décrire le plaisir que j'ai ressenti à violer cette femme que l'on honore entre toutes les femmes. Après ce premier temps d'euphorie, nous nous sommes regardés de nouveau et au même moment, le désir s'est de nouveau emparé de nous. Et nous avons continué à faire l'amour de mille façons différentes. Quand j'ai voulu remettre mes vêtements, elle m'a supplié de n'en rien faire. « J'attendrai peut-être encore des siècles avant qu'un autre homme me fasse l'honneur de son amour ou de ses caresses. Je me plierai à tous tes caprices. » Mes caprices, je n'ose pas en parler ici. Ce que j'ai obligé cette femme à faire, la plupart des racoleuses refuseraient de le faire. Il n'y avait plus en moi que des instincts pervers. J'ai essayé de les épuiser. Nous faisons l'amour à la façon des bêtes quand nous avons entendu un grand rire diabolique traverser toute la chapelle. Nous nous sommes embrassés une dernière fois et nous avons repris nos vêtements en nous promettant de nous revoir. Au même moment, je me suis rendu compte que Marie avait regagné son piédestal et qu'elle était redevenue statue. J'ai continué ma messe comme si de rien n'était. Après cinq jours de réflexion, j'ai jugé que je ne pouvais plus demeurer le guide que je dois être pour vous. Quelques-uns vont croire qu'il ne s'agit que d'un dérangement passager de l'esprit. Je ne le nierai pas. J'ajouterai cependant que les actes que j'ai commis de plein gré, je les ai voulus, je les ai ardemment souhaités. Je n'ai opposé aucune résistance à la tentation. J'ai provoqué la tentation. J'ai voulu tout ce qui est arrivé. Et je crains que — l'occasion se représentant — je ne recommette les mêmes ignominies. Peut-il y avoir péché plus grand que celui d'avoir violé la mère de Jésus-Christ, notre Sauveur ? Ayez pitié de moi. Ne me rejetez pas. Vos prières aidant, je pourrai peut-être redevenir un bon moine. Mais je ne puis plus être votre Supérieur. Je ne suis plus digne de remplir cette charge. Faites de moi ce qu'il vous plaira. »

Extrait de *Les Fous d'Amour* d'Adrien Thério, Éditions Jumonville, Montréal, 1973.